

CHAPITRE 1

Elle avait peur. Elle était terrorisée. Dehors, la pluie faisait rage et frappait les parois du camion d'un cri sourd et lancinant. Pourquoi l'avaient-ils regardée ainsi quand ils étaient montés la rejoindre après avoir passé la douane? Pourquoi avaient-ils ri entre eux en la dévisageant ? Ils lui avaient dit qu'ils arriveraient à Oulan-Bator d'ici une paire d'heures. C'était tout ce qu'elle avait retenu. Dans quelques heures, elle pourrait enfin sortir de sa cachette et respirer l'air frais du dehors. S'étirer également. Elle avait mal aux jambes à force de les garder recroquevillées contre sa poitrine. Elle avait envie d'uriner également mais tant pis, cela attendrait. Pour le moment, elle devait se faire toute petite, inexistante même.

Brusquement, le camion s'arrêta. Le cœur de Wenly bondit dans sa poitrine. Que se passait-il ? Y'avait-il un problème ? Ses mains se mirent à trembler de peur. Et si c'était des policiers chinois ? Si jamais elle avait été dénoncée ? Mais par qui ? Elle se força à se calmer. Après tout, elle n'avait plus rien à craindre puisqu'ils avaient passé la frontière. C'était trop tard pour l'arrêter. Ils étaient passés en Mongolie et elle était saine et sauve. Alors pourquoi s'arrêtaient-ils ? Au même instant, la porte arrière du fourgon s'ouvrit. Instantanément, elle se recroquevilla derrière le cageot qui la cachait. Une voix masculine s'écria :

« N'aie pas peur, il n'y a que nous. »

Elle soupira aussitôt de soulagement. Elle n'avait pas été dénoncée !

« Sors de ta cachette, ajouta la voix. On a quelque chose à te dire. »

Son cœur, dont les battements avaient ralenti à l'explication rassurante de l'homme, s'emballa de plus belle. Quelque chose à lui dire ? A propos de quoi ? Tremblante mais obéissante, elle se releva lente-

ment tout en s'appuyant contre les caisses à côté d'elle. Ses jambes, engourdis, chancelèrent sous le poids de son corps retrouvé. Maladroitement, elle enjamba les cageots de fruits devant elle et se dirigea vers l'entrée du fourgon.

Les trois chauffeurs l'attendaient, debout, les mains dans les poches et un mauvais sourire aux lèvres. Face à leurs regards fourbes, son inquiétude la reprit. Instinctivement, elle cessa d'avancer et les dévisagea, anxieuse. L'homme du milieu escalada la marche de la porte arrière du fourgon et la rejoignit. C'était lui le chef du convoi, elle le savait car elle l'avait vu discuter avec le patron lors de son 'achat' à Datong et depuis leur départ, lui seul lui avait adressé la parole et apporté de l'eau. Elle l'observa venir à elle, de plus en plus tendue. D'une voix bourrue, il s'exclama :

« Dans deux heures, on sera à Oulan-Bator. »

Son inquiétude s'évanouit sur le champ. Elle était bel et bien en Mongolie et n'avait plus rien à craindre des autorités chinoises. Ivre d'allégresse, elle ferma les yeux de bonheur et bénit le ciel de soulagement.

« Merci. » Lui murmura-t-elle après voix douce.

L'homme ne lui laissa pas le temps de célébrer plus en avant sa joie. D'un ton sec, il ajouta prestement :

« Là-bas, tu te trouveras un autre camion. »

Son ivresse retomba instantanément. Un autre camion ? Mais ce n'était pas ce qui était convenu. Ils devaient l'emmener jusqu'en France. C'était le deal. Pourquoi devrait-elle monter dans un autre camion ? Effrayée, elle s'écria :

« Mais non, je dois rester avec vous. Vous avez promis. Mon père vous a payé pour cela ! »

Les deux autres chauffeurs, qui n'avaient pas perdu une miette de la conversation, ricanèrent. L'homme devant elle la toisa avec dégoût, cracha par terre puis décréta fermement :

« Ton père a payé le passage de la frontière chinoise, rien de plus. T'as eu ce que tu voulais, non ? T'es vivante et t'es passée. Alors à Oulan-Bator, tu dégages et tu te démerdes pour trouver un autre camion. On ne veut plus de toi.

- C'est faux ! Rétorqua-t-elle aussitôt, les larmes aux yeux. Il a payé pour mon passage jusqu'en Europe. Je l'ai vu donner les billets à votre patron.

- Ah ouais ? Moi, j'ai pas vu ça ! Mentit l'homme. Et vous, les mecs, vous les avez vus, les billets ? »

Les deux hommes hochèrent négativement la tête, un grand sourire narquois sur les lèvres. Horrifiée, Wenly se jeta aux pieds du chauffeur.

« Je vous en supplie, gémit-elle, gardez-moi. Je n'ai nulle part où aller, je ne connais personne ! Gardez-moi !

- Non.

- S'il vous plaît ! »

L'homme fit semblant de réfléchir un instant, après quoi il jeta un coup d'œil entendu à ses collègues.

« Faut voir, déclara-t-il perfidement, ça peut peut-être se négocier. »

Il lui accordait une chance ! Il y avait encore de l'espoir. Sans plus réfléchir, Wenly lui prit la main et la baisa.

« Merci ! Merci ! Je ferais tout ce que vous voudrez, je vous le promets. »

L'immonde sourire qui était né sur le visage des trois hommes se transforma en un sale rictus de jouissance déjà satisfaite. Le sexe dressé, les deux hommes à terre montèrent à leur tour dans le fourgon et fermèrent la porte derrière eux. Wenly comprit instantanément qu'elle n'aurait jamais du dire ça. Mais c'était trop tard. L'homme devant les pieds duquel elle s'était accroupie pointa ses vêtements du doigt et, sans un regard pour elle, lui ordonna froidement :

« Remonte ta jupe, écarte les cuisses, et t'auras peut-être le droit de rester avec nous jusqu'en Russie. »

Son cœur cessa aussitôt de battre, ses poumons de respirer. Remonter sa jupe. Ecarter ses cuisses. Avaient-ils réellement l'intention de lui faire l'amour ? D'avoir une relation sexuelle avec elle ? Ce n'était pas possible. Son père avait pourtant dû leur dire qu'elle était pure. Il fallait qu'elle leur rappelle.

Déjà les deux hommes qui avaient rejoint leur chef déboutonnaient leurs pantalons. Effrayée, elle s'exclama :

« Mais vous n'avez pas le droit d'avoir une relation sexuelle avec moi. C'est contraire à la religion. Je ne suis pas mariée, même pas promise à un homme ! Vous allez jeter le déshonneur sur nos familles ! »

Le chef ouvrit de grands yeux et éclata de rire.

« Le déshonneur, c'est ça ! Railla-t-il. Ça fait longtemps que je n'en ai plus rien à foutre de lui ma grande ! Maintenant, écarte les cuisses avant que je ne devienne violent.

- Mais non, c'est interdit. Je ne peux pas.... »